

Libération et ses fantômes

Du même auteur

Chirac d'Arabie

Les mirages d'une politique française

(avec Christophe Boltanski)

Grasset, 2006

L'Étoile de Matignon

Julliard, 2001

La Guerre de sept ans

Histoire secrète du franc fort

(avec Pascal Riché)

Calmann-Lévy, 1996

Éric Aeschimann

Libération
et ses fantômes

Seuil



ISBN 978-2-02-093074-1

© Éditions du Seuil, mars 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

À Serge July

Avertissement

Cet essai est une réflexion personnelle née de la crise qui a secoué Libération au deuxième semestre 2006. Il ne saurait engager ni l'ancienne ni la nouvelle direction du journal, pas plus qu'il ne prétend traduire les sentiments de l'une ou l'autre des diverses sensibilités qui traversent son équipe.

Je tiens à remercier Isy Morgenstern qui a attiré mon attention sur les *Entretiens de Vézelay*, et Gilles Hanus, qui prépare la publication des cahiers inédits de Benny Lévy aux éditions Verdier en septembre 2007.

Introduction

« À cette époque-là c'était toujours fête. »

CESARE PAVESE

La crise que traverse Libération depuis juin 2006 est une crise politique. Ses ressorts profonds puisent dans son histoire propre autant que dans l'histoire du quotidien et celle de la gauche française.

Un cycle s'achève, qui fut celui des quatre dernières décennies. De la mort des idéologies au sacre du capitalisme financier, de l'avènement de l'individu autonome à la question des minorités, une succession d'évolutions a façonné la France d'aujourd'hui et sapé les certitudes de ceux qui voulaient « changer la vie ». Ces bouleversements, le journal fondé par Serge July les a tous, à un moment ou à un autre, incarnés avec une intensité particulière ; plus qu'un autre, il en a illustré les emportements et les affres. Aujourd'hui, c'est avec la même intensité que ses difficultés reflètent celles de la gauche dans son ensemble. La crise de Libération est plus qu'elle-même.

Tous ne veulent pas l'entendre. Cette crise, dit-on, ne serait que le signe avant-coureur de l'inéluctable déclin de la presse écrite. L'affaire se résumerait à une question de tuyaux qui prolifèrent et se connectent ; toute expression de perplexité sur les messages ainsi disséminés aux quatre vents ne serait qu'ultimes pinaillages d'un monde voué à disparaître. Succombant à la superstition de la toute-puissance technologique, les prophètes de l'ère numérique nous susurrent, comme dans les contes pour enfants, que nous serons tous un jour ou l'autre *mangés tout crus* – et derrière les déplorations de circonstance, on peut entendre leur joie mauvaise à l'idée d'être enfin débarrassés d'une presse qui complique toujours tout.

Certes, Libération ne vit pas hors du monde. Les quotidiens flanchent dans la plupart des pays développés face au développement d'internet et des journaux gratuits. L'information est désormais un bien gratuit et l'équation économique de la filière s'en trouve gravement déstabilisée. Mais il se pourrait que la pièce ne soit pas jouée. La presse écrite a montré par le passé ses facultés d'adaptation face à l'irruption de la radio ou de la télévision. Les tirages et le nombre des titres ont décliné régulièrement depuis la guerre et pourtant, elle est demeurée un rouage indispensable de la vie publique. Il n'est pas interdit de penser qu'elle parvienne une fois encore à trouver une nouvelle place.

Surtout, assigner à Libération le rôle de quotidien-témoin d'une déconfiture annoncée revient à oublier ce qui fait sa particularité parmi les journaux français : son ancrage au cœur d'une histoire politique qui a structuré la gauche de Mai 68 jusqu'à aujourd'hui. Lorsqu'il présidait aux destinées

de Libération, Serge July aimait à le comparer aux grands titres internationaux. Le regard brillant de gourmandise, il citait La Repubblica, El País ou le Los Angeles Times. L'exercice flattait son orgueil, mais révélait aussi son profond besoin de désamorcer *l'exception Libé* et d'esquiver les problèmes soulevés par sa trajectoire politique. Réduire la crise du journal à sa dimension économique revient à perpétuer le même refus de penser cette irréductible singularité.

Contrairement à d'autres journaux, Libération est d'abord un *nom*, et, plus exactement, un nom propre, légué par le destin et chargé d'une généalogie. À la caisse du kiosque, le « nom Libération » ne veut pas seulement dire : « journal du matin fameux pour ses jeux de mots insolents et ses reportages inattendus ». Il signifie aussi : « journal qui a donné un coup de jeune à la société française », « journal d'origine contestataire et dont on attend qu'il le reste », « journal dont la poussée initiale fut donnée par le souffle des événements de 68 ». Pour peu que le lecteur se donne la peine d'explicitier ce que lui inspire ce nom, il dira peut-être : « journal de cette variante du gauchisme dont la spécificité fut de se placer progressivement au centre de la société française tout en gardant de son passé révolutionnaire un style particulier, fait de véhémence et de moqueries ». Et s'il est d'humeur vindicative ce jour-là : « journal des soixante-huitards », « journal de la trahison ».

L'enjeu n'est pas de savoir si, dans la réalité, le journal a honoré ou non ces définitions, car la portée d'un nom propre dépasse celui qui le reçoit. Or, ce que porte le « nom Libération », c'est l'histoire d'une substitution qui a eu lieu dans les années qui suivirent Mai 68. Conçue dans le secret

de groupuscules gauchistes, souvent maoïstes, en train de s'autodissoudre, elle a consisté à remplacer l'idée de révolution par la passion des événements, l'enthousiasme du grand soir par la mise en scène des bouleversements du monde, l'utopie par les délices du style.

Jamais revendiquée en tant que telle, cette substitution a déployé des effets bien au-delà de la seule sphère militante. L'engagement humanitaire, l'antitotalitarisme grandiloquent, la fascination pour le capitalisme frénétique ou la célébration de la culture furent des variantes de ce « gauchisme culturel » qui a succédé au gauchisme anticapitaliste de 68 tout en prétendant le prolonger. Mais, avec ses clins d'œil, son écriture joueuse, ses lazzis à l'endroit des hiérarchies traditionnelles, son culte de l'héroïsme désenchanté, Libération en fut la forme la plus aboutie, la plus construite, la plus continue.

Aussi, lorsque le « nom Libération » se trouble, c'est tout l'imaginaire politique et culturel auquel il se rattache qui révèle sa fragilité. Un imaginaire qui, après avoir été le totem d'une nouvelle façon de vivre, plus détendue, plus amusante, est devenu avec le temps le décalque spectral d'un événement de plus en plus lointain, de plus en plus abstrait : 68. De ce fantôme encombrant, nous voudrions montrer qu'il est l'indissociable compagnon des tourments de Libération et, par-delà, de la gauche aujourd'hui.

Le lien

En plein cœur de la crise de Libération, un critique musical et romancier, représentant d'une nouvelle génération d'intellectuels que rien ne rattache plus à la tradition gauchiste, a décrit le lien particulier qui unissait le journal à ses lecteurs dans les années 1980, au temps des *branchés*. « À vingt ans, écrit Benoît Duteurtre, j'achetais Libé au kiosque du coin avec un sentiment de liberté. Lire le journal, c'était aussi le porter fièrement sous le bras, comme pour signifier : « Je suis de gauche, je fume des pétards, je suis pour la liberté sexuelle, etc. » Des années plus tard, quand il m'arrivait d'acheter un autre journal, j'éprouvais au début une impression proche du péché. La modernité était pour moi une religion dont Libération était l'emblème. »¹

Il est de la nature des journaux de susciter l'attachement de leurs lecteurs, mais pas tous sur le mode de la communion. Jadis, le bourgeois lisait le Figaro comme un signe d'appartenance à la classe des possédants où les faire-part de fiançailles servaient aux bonnes familles à jauger leur for-

1. Benoît Duteurtre, in *Libération*, samedi 14 et dimanche 15 octobre 2006.

tune respective. Naguère, l'honnête homme tenait pour un devoir civique l'archivage des articles du Monde ; Bible remplie d'un savoir supérieur, le journal du soir renvoyait chaque lecteur à sa studieuse solitude. Le Parisien, lorsqu'il sollicite les avis contradictoires de *quelques* lecteurs sur le « fait du jour », signifie à *tous* ses lecteurs que l'unanimité n'est pas son objectif et qu'au contraire c'est parce que l'on n'est pas d'accord que l'on peut lire le même journal.

Tel n'est pas le cas de Libération. Né à l'époque des communautés, le journal s'est voulu lui-même dès sa fondation une communauté. Le signe le plus manifeste en fut la règle de l'égalité salariale, du gardien au directeur, qui perdura jusqu'en 1981. Connue à l'extérieur, brandie en étendard, cette particularité a contribué à donner de Libération l'image d'une expérience concrète de l'utopie égalitaire, où chacun, journaliste, non-journaliste, lecteur, pouvait se voir reconnaître la même valeur – dans la lignée des grandes aventures collectives de l'après-Mai 68 : coopérative ouvrière, appartement communautaire, théâtre expérimental... Un peu partout en France ont jailli des Comités Libération, véritable réseau de journalistes spontanés chargés d'alimenter le journal en informations. *L'information vient du peuple et retourne au peuple*, dit le manifeste fondateur du journal, en date du 4 janvier 1973.

À l'occasion d'un reportage, il m'est arrivé de rencontrer des rescapés de ces Comités Libération, parfois nostalgiques, souvent amers. L'un d'entre eux se souvenait d'avoir hébergé, il y a longtemps, un envoyé spécial du journal : un journaliste de Libé, c'était d'abord quelqu'un à qui on donnait un coup de main. Ce mythe fut si vivace que, jusqu'au

milieu des années 1990, en Grèce, l'été, un petit malin se faisait passer auprès de touristes français pour un reporter du journal à qui on venait de voler ses papiers et son argent. Il demandait une avance qu'il promettait de rembourser une fois rentré à Paris. Puisque Libération était une bonne cause, ils furent plusieurs à se laisser gruger puis, de retour de vacances, à venir réclamer leur dû au journal. Journal fauché pour des lecteurs sans le sou, en somme: en 1980, quand Renaud chante *Dans mon HLM*, le deuxième étage héberge une « bande d'allumés/ Qui vivent à six ou huit/ Dans soixante mètres carrés/ Y a tout l'temps d'la musique/ Des anciens d'soixante-huit/ Y vivent comme ça, relax/ Y a des mat'las par terre/ Les voisins sont furax/ Y font un boucan d'enfer/ Y payent jamais leur loyer/ Quand les huissiers déboulent/ Y zécrivent à Libé/ C'est vous dire s'ils sont cools! »

Écrire à Libé, voilà le ciment de la communauté. De la page Courrier aux petites annonces « Chéri(e)s », chaque participant à la chaîne de communication est hissé au même niveau de dignité et, puisque le lecteur ne peut matériellement s'exprimer en direct sur le contenu des articles, les célèbres « notes de la claviste » (« NDLC ») s'en chargent pour lui¹. Il s'agit de remarques, insérées entre parenthèses et en italiques comme un contrepoint au discours journalistique. Parfois, le ton en est franchement acerbe. En 1984, le jour de la création de Canal +, alors que l'article s'émerveille du climat qui règne dans les locaux de la nouvelle chaîne, du « sentiment, après des années de télévision ou de

1. Jusqu'au milieu des années 1980, les articles tapés à la machine étaient envoyés aux « clavistes » qui en assuraient la « composition ».

radio publique, de recevoir une grande bouffée d'air assez oxygéné», une parenthèse vient doucher l'enthousiasme du rédacteur: «*(Avec L'As des as et trois séries américaines, le premier jour. Quel oxygène! NDLC).*» Par-dessus l'épaule du rédacteur, la note fait un clin d'œil au lecteur et lui dévoile les désaccords internes du journal.

C'est dans la première moitié des années 1980, justement, que la relation de Libération à ses lecteurs est la plus dense, la plus fusionnelle. Le journal s'est modernisé, mais il garde les bizarreries de ses origines: le courrier des lecteurs, les notes des clavistes, les titres insolents. Il a franchi la barre des 100 000 lecteurs et pense faire route vers celle des 200 000. Peu de temps auparavant, en 1981, le journal avait lancé sa nouvelle formule, appelée «Libé 2», caractérisée par la manchette «pleine page» (un seul gros titre, illustré d'une seule grande photo), les pages «événement» ornées de l'éditorial en colonne, une typographie inventive pour les titres et les sous-titres, etc. Le mot clé en est *mise en scène* et l'objectif est d'utiliser toute la puissance de ces outils graphiques pour donner à l'actualité un surcroît d'intensité – un supplément d'âme. Étape décisive dans la construction du lien avec le lecteur, car, désormais, c'est dans l'acte même de la lecture qu'il va lui être proposé de s'intégrer à la communauté du journal. Qu'un article l'intéresse, le fasse rire, l'émeuve ou éveille son indignation, l'appareillage rédactionnel va lui signifier que son émotion a été partagée par les journalistes de Libération, que ceux-ci n'en sont pas dupes et qu'ensemble ils peuvent *jouer* avec l'actualité. La communauté sera d'abord une communauté de jeu.

Ce faisant, Libération réalise l'objectif de ses fondateurs lorsqu'ils étaient militants d'extrême gauche : « détruire l'ancien ». Le modèle qui sert de repoussoir, contre lequel « Libé 2 » construit un rapport complice avec son lecteur, c'est la presse traditionnelle, avec tous ses attributs : son esprit de sérieux, sa façon de relayer sans examen les discours institutionnels, sa propension à la soumission. Très caractéristiques de cette posture sont les petits mots loufoques que la nouvelle formule introduit au-dessus des titres. Calqués sur les surtitres de rubrique du Monde, mais détournés à des fins humoristiques (en surtitre d'une conférence de presse ennuyeuse : « ZZZZZZZZZZZZ »), ils sont de purs marqueurs de connivence, qui signifient au lecteur que Libération n'est pas un journal comme les autres, que lui, lecteur, n'est pas un lecteur comme un autre et qu'ensemble, comme les manifestants goguenards de 68, ils vont brocarder les traditions poussiéreuses.

Tout cela ne saurait former une communauté post-soixante-huitarde et il est probable que, dans les années 1980, la plupart des nouveaux lecteurs de Libération aient pensé de bonne foi que le journal qu'ils avaient en main n'avait plus rien de commun avec cette époque lointaine. Pourtant, comment ne pas voir que le *modus operandi* du lien que le journal a su nouer avec eux était profondément imprégné des valeurs et des expériences de 68 ? Malgré lui, malgré eux, Libération, avec son goût de la communauté, son refus des hiérarchies, sa volonté de rompre avec la tradition, a entretenu la flamme de l'événement dont il était le fruit. Et ce sentiment de liberté décrit par Benoît Duteurtre

Libération et ses fantômes

au moment d'acheter Libération, peut-il être autre chose que la répétition, en miniature, de celui que l'on éprouve, paraît-il, à faire la révolution ?

« Libération » : sentiment de liberté.

L'art du titre

Le « style Libé » n'est pas une expression-maison. Utilisée à l'extérieur pour caractériser le journal, elle suscite à l'intérieur un mélange de gêne et de fierté. C'est que, par sa syntaxe même, elle constitue une caricature autant qu'un couronnement. L'emploi de « Libé », d'abord, au lieu de « Libération », qui induit une connivence un peu bêtasse, semblable à cette familiarité vulgaire – « pas de chichis entre nous » – à laquelle les habitués du salon de madame Verdurin étaient priés de s'astreindre. Puis les deux substantifs accolés sans liaison, comme on dit le *style Empire*, avec ce que cela suppose de codification et de contraintes. Enfin, le mot « style », qui réduit Libération à une tournure d'esprit, une manière, une apparence plus qu'un contenu.

Simultanément, l'idée d'avoir donné naissance à un style identifiable a de quoi remplir d'aise. Les journaux ont en général une ligne politique, tout au plus un ton ; un style, cela vous pose, cela vous hisse aux portes de l'art. Et puis un style, ça s'imité, ça se copie, ça peut faire école. C'est bon pour l'ego.

Mai 1986, Coluche meurt dans un accident de moto. Libération est au sommet de son influence et son style

commence à faire des émules dans les autres quotidiens. La mort de l'humoriste provocateur leur donne l'occasion de faire leurs gammes avec d'autant moins de scrupules que le répertoire coluchien leur offre deux références en or : *Tchao Pantin* et « Salut les enfoirés! ». Le lendemain matin, le résultat est d'une effarante monotonie : *Tchao l'enfoiré; Tchao Coluche; Adieu l'enfoiré; Salut l'enfoiré; Salut Coluche*; etc. Et Libération? Une photo pleine page montre un Coluche comme on ne l'a jamais vu, à la mine désespérée. Tout en bas, en petits caractères, le titre dit sobrement : « *C'est l'histoire d'un mec, y meurt...* » Une référence inattendue, une écriture resserrée, une émotion d'autant plus forte qu'elle s'exprime au second degré : voilà le style Libé. Dans le langage interne du journal, on préfère appeler cela *le regard décalé*.

Le regard décalé s'incarne d'abord dans le titre : ce qu'on lit en premier, ce qui accroche l'œil, le « bonjour » du journal à son lecteur. Longtemps, des lecteurs se sont demandé si le journal disposait d'une équipe spécialisée dans la rédaction des titres. Certains assuraient que si, si, ils avaient eu confirmation qu'il existait un groupe de personnes spécialement formées, une sorte de « brigade des titres », une avant-garde malicieuse et joyeuse, quintessence de l'esprit Libé, dont la fonction aurait été de jouer de bons tours à l'actualité en l'affublant de titres décalés, inattendus, cocasses, beaux parfois. Une telle brigade des titres n'a jamais existé ailleurs que dans les imaginations¹, mais le fantasme suffit

1. Les titres sont rédigés par les éditeurs, parfois après discussion avec les rédacteurs.

Dans la même série

PERRY ANDERSON

La Pensée tiède

Un regard critique sur la culture française

2005

JEAN-PIERRE DUPUY

Petite métaphysique des tsunamis

2005

ALAIN LEFEBVRE ET DOMINIQUE MÉDA

Faut-il brûler le modèle social français?

2006

EVA ILLOUZ

Les Sentiments du capitalisme

2006

ANTOINE GARAPON ET DENIS SALAS

Les Nouvelles Sorcières de Salem

Leçons d'Outreau

2006

SYLVIE GOULARD

Le Coq et la Perle

Cinquante ans d'Europe

2007

ANTONIO NEGRI ET RAF SCELISI

Goodbye, socialisme

2007

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Achevé d'imprimer par Corlet, Imprimeur S.A.
14110 Condé-sur-Noireau
Dépôt légal : mars 2007. N° 93074
N° d'imprimeur : (00000)
Imprimé en France